

Les pilotes canadiens de l'avion de Maroué sauvés par la résistance

Georges Penvern

Finalement les deux avions tombés à Landéhen et Maroué sont canadiens. Deux hommes se sauveront de celui qui est tombé près de l'église de Maroué. Ils fuieront dans la campagne au-delà de « Kerozen ».

On est au 10 mai 1944. Il n'y a plus guère que les voitures allemandes à sillonner les routes. Un peu désespérés, les aviateurs se réfugient dans l'église de Plestan. Et puis les voilà de nouveau errant dans la campagne, las, affamés, mais toujours engoncés dans leurs équipements. Un jeune cultivateur signale leur passage aux demoiselles Deschamps, car cela se sait bien dans le pays, les plus acharnées « pour de Gaulle », ce sont les Deschamps.

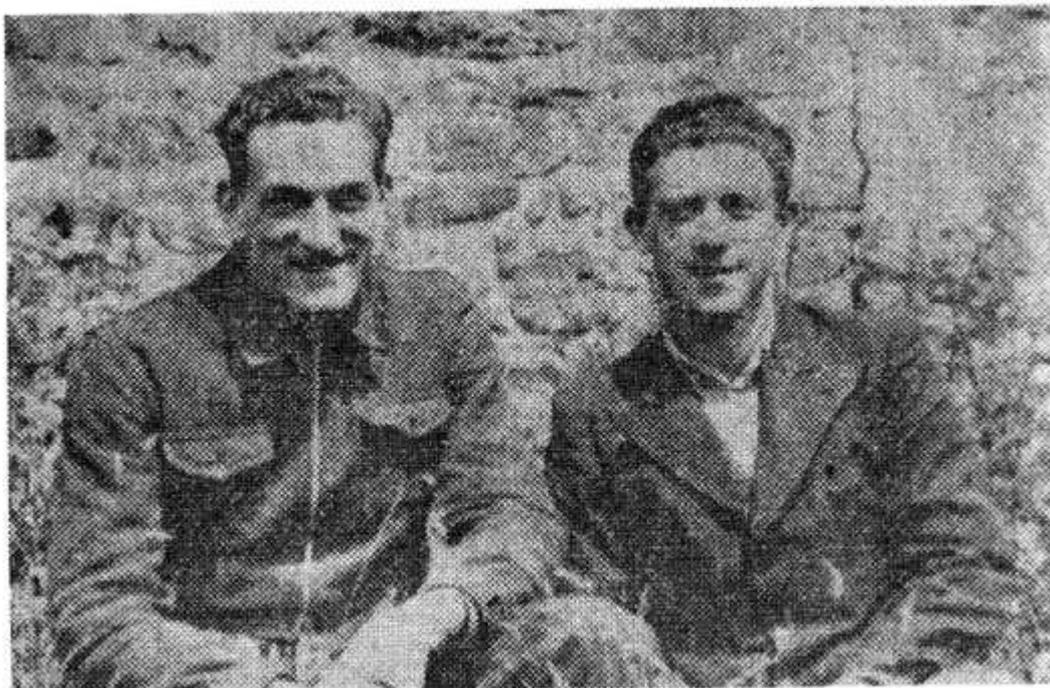
— « Faut aller les chercher », dit Henri Deschamps.

Nous voilà tous partis dans la campagne, le nez au vent, mais vous connaissez bien Henri, enquêteur à la mairie de Rennes qui avait dû venir se réfugier ici ; lui, il est chasseur et sait ce que c'est que de suivre une piste. Les pas le conduisent, sur trois kilomètres, jusqu'à la route de Trémaudan. Les pas s'effacent. On les retrouve qui, cette fois, conduisent jusqu'au pied d'une échelle, dans une maison abandonnée.

Rien ne bouge ; les aviateurs somnolent sans doute, mais ils sont armés jusqu'aux dents. Il ne faut pas les faire sursauter. M. Henri Deschamps tourne autour de la mesure, en sifflant le Tiperary. Deux têtes se montrent. On se fait des signes. On ne se comprend pas, mais l'on est en confiance. Les jeunes loups dans leur tanière ont surtout faim.

Henri Deschamps revient au bourg, alerte ses sœurs. On fouille dans les dernières réserves de l'épicerie. Rien n'est trop bon : thé, gâteaux, champagne. Une femme dont le fils est mort donne des vêtements civils.

Tandis que les Américains se restaurent, on leur aménage un gourbi. On ira les chercher à la nuit. On veut les avoir plus près de soi, pour mieux les protéger, les choyer. Et, de ce fait, ils sont comme coqs en pâte à Plestan, ces « Canadiens » des demoiselles Deschamps que



Richard Dordonne et Franck Lee, les deux aviateurs tombés à Plestan et rapatriés par Plouha via Breffeillac.

tous les braves gens du bourg ont adoptés et ravitaillent dans le plus grand secret.

Voilà nos deux aviateurs, encore tout équipés et ne sachant pas un mot de français, adoptés par les gens de Plestan.

L'héroïsme des femmes dans la Résistance en Penthièvre

La chaîne

Mais Mlle Renée qui est le ministre des Affaires étrangères dans cette famille et qui a une tête bien faite sous le béret basque cabossé, connaît la consigne : un aviateur tombé, c'est un combattant de moins dans le ciel de la libération. Il faut les rapatrier.

On alerte le commandant Gilles qui commande un maquis dans la région et, un soir, « les Canadiens » des demoiselles Deschamps quittent Plestan dont le nom les amuse et dont l'accueil, en d'autres temps, les eut séduits.

Le commandant Gilles va les confier à Mme Lucienne de Pontfilly, du réseau Jongh, dont le chef est à Rennes, la colonelle Duhautois.

Noble et courageuse, Mme Péan de Pontfilly dans son manoir, au bout d'un long et cahoteux chemin de terre, et dont elle a dû abandonner une partie pour la résistance.

Ici en juin 1944, il y a du monde à Breffeillac. C'est même devenu une petite tour de Babel, ce vieux manoir breton en pleine campagne de Pommeret. Il y a des Polonais, des Sénégalais, des Italiens, des Russes

asiatiques échappés de l'armée allemande, un sergent aviateur blessé, et puis des réfractaires français au S.T.O., des maquisards. Parfois jusqu'à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix jeunes gens que Mme de Pontfilly doit nourrir en partie sur ses deniers, pour les empêcher d'aller rançonner les fermes, et qui lui donnent parfois bien du souci, turbulents qu'ils sont et impatientes de déclencher l'action à laquelle ils se préparent.

Pense-t-elle elle venger son mari, en levant cette compagnie de jeunes volontaires, la châtelaine de Brefeillac ? son mari a été emprisonné et assassiné par les Allemands dès 1941.

M. Péan de Pontfilly était un ancien combattant de 1914-1918, qui ne pouvait pas voir les Allemands sur le sol de France, mais alors ce qui s'appelle ne pas les voir, même en peinture. Sa femme essaye bien de le tempérer et deux ou trois fois, elle a tenu à l'accompagner à Nantes pour l'empêcher de faire une esclandre. Mais un jour que Mme de Pontfilly est malade, le châtelain de Brefeillac vient à Rennes pour ses affaires. Ça le démange, M. de Pontfilly. Et v'lan voilà deux gifles bien appliquées sur la figure d'un feldgendarme à plaque de concours, qui a voulu lui faire céder le pas sur un trottoir. C'est encore apparemment l'époque des Allemands corrects. Trois mois de prison à M. de Pontfilly. Oui, mais les trois mois ne s'écouleront pas sans qu'on avertisse Mme de Pontfilly que son mari a été trouvé étouffé sous son oreiller et qu'elle peut venir chercher le cadavre, à condition de l'enterrer sans aucune cérémonie.

Aujourd'hui que nous en parlons, il n'est même plus nécessaire de poser des questions. M. de Pontfilly n'était pas homme à se donner la mort et il fallut que l'oreiller soit bien lourdement appliqué pour l'étouffer.

Et puis, un soir, un professeur du Likès à Quimper, dont le directeur avait été arrêté le matin même, est venu lui demander asile. Le frère Gabriel devient Gabriel, le neveu, et on le garde plusieurs semaines. Et puis, c'est Jean Rio, un lieutenant de l'abbé Vallée et Michel Le Quellec, et puis des métallos de Paris qui ne veulent pas aller en Allemagne et un garçon de Hénon qui ne veut pas y retourner.

« Yvonne attend toujours l'occasion »

Mais les aviateurs, Madame de Pontfilly sait aussi qu'il ne faut pas les garder trop longtemps. Cela ne l'effraierait point de conduire, par monts et par vaux, mais plutôt par vaux et de nuit, les deux « Canadiens » des demoiselles Deschamps de Pommeret à Plouha. Oui, mais il y a aussi le sergent tchèque de la Royal Air Force, Robert Ossendorf, descendu près de Collinée, que « tante Alice » de Moncontour a dirigé sur Brefeillac et qui, en allant avec les maquisards chatouiller les Allemands du côté de Notre-Dame du Haut, a reçu une balle dans la jambe. Celui-là est bien incapable de faire une aussi longue route à pied.

C'est M. Le Bourdonnec alors à Saint-Brieuc qui vient quérir les trois aviateurs et leur ange-gardien dans une camionnette de son administration.

Et en route pour Plouha. Dans la traversée de Pommeret, on a

chaud. Il y a plus de deux cents Allemands dans les rues du bourg. Ça ne fait rien, on passe en franchise dans la camionnette des P.T.T., même à destination de l'Angleterre.

La maison d'Alphonse

A Plouha, Mme de Pontfilly va remettre ses trois aviateurs à Léon, capitaine Harrisson, de l'Intelligence Service, qui les hébergera dans des maisons sûres chez Mme Le Calvez, ou bien chez M. Huet, au Dernier Sou, ou chez les Le Cornec. Et puis, un soir prochain, où la radio de Londres, dans un bruitage de crécelles, aura annoncé « Bien le bonjour aux amis de la maison d'Alphonse », Léon conduira Richard, Franck et Robert à la maison d'Alphonse.

La maison d'Alphonse, c'est au bord de la côte, devant la plage Bonaparte à Plouha, la maison isolée d'un jeune ménage de résistants, M. et Mme Jean Gicquel, et le dernier relais avant l'embarquement nocturne de l'anse Cochat pour l'Angleterre.

De janvier à juillet 1944, de cent soixante à cent soixante-dix aviateurs alliés ont pu regagner ainsi les bases de la Royal Air Force.

Mais l'entreprise devient difficile. Les Allemands ont miné toute la côte, les chemins de douaniers autant que la mer. Il a fallu faire venir des détecteurs de Londres. On jalonne la route de mouchoirs blancs et, au retour, quand la vedette s'est éloignée vers les Héaux de Bréhat, Léon et Alphonse rentrent en décrochant leurs fanions. Pourtant déjà une fois, la vedette, moteur au ralenti, s'est trouvée enveloppée des gerbes d'eau soulevées par les obus tirés sur elle. L'embarquement de Richard, Franck et Robert est le dernier départ sans grabuge.

A la fois suivante, trois Allemands en patrouille devant la maison d'Alphonse essuient des coups de feu, dont on ne saura jamais d'où et par qui ils furent tirés. Un Allemand est blessé, les autres entrent en hurlant dans la maison des Gicquel, à peine si les aviateurs en transit ont eu le temps de se cacher au grenier. Un Allemand a obligé Jean Gicquel à le suivre, bras levé, pour aller chercher une charrette, afin de transporter le blessé. Un autre est resté dans la maison à garder madame Gicquel. Les aviateurs croient l'alerte passée et s'ébrouent au grenier.

L'Allemand est inquiet : « Ici, terroriste ; grand malheur, Madame, Monsieur, le bébé, tous Kaput ».

Mais la patrouille ne se sent pas en force ; on se hâte d'emporter le blessé, en faisant bonne mine.

« Léon » a réalisé. Alphonse ce soir partira en même temps que les aviateurs, vers l'Angleterre ; Madame Gicquel et sa fillette de quinze jours vont être recueillis par le maquis. La petite Gicquel sera la plus jeune maquisarde de France, ce qui n'empêchera point son père d'être une dizaine de jours interrogé avant de pouvoir rejoindre les F.F.L. à son arrivée à Londres.

Il était grand temps. Le lendemain au matin, les Allemands, en force cette fois, à deux ou trois cents, cernent la maison d'Alphonse.

« Si monsieur, madame, bébé ne sont pas rentrés avant midi,

maison brûlée ». En attendant, ils pillent mobiliers et vivres et font bombance.

A midi, ils lancent des grenades incendiaires ; ils sont contents d'eux, ça brûle bien ; les armes et munitions entreposées là et qu'ils n'ont point découvertes, activent le feu, avec de grands éclats.

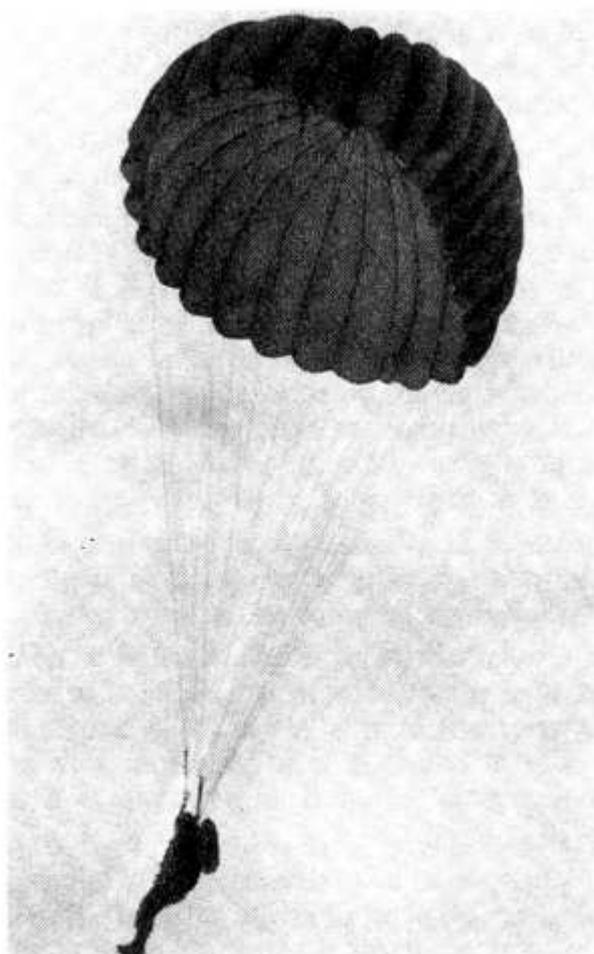
De la maison d'Alphonse, ouverte sur le chemin de la mer et du ciel, il ne reste plus qu'un tas de pierres noircies.

Voilà pourtant l'héroïsme patent que, tout au long de la chaîne, les braves gens de France devaient renouveler sans cesse pour sauver les aviateurs alliés.

« Vous, madame bon petit Français », disait un Allemand qui admirait son cran mais ignorait les tours pendables qu'elle leur jouait, à la vieille fille épicière à Plestan qui, son béret enfoncé sur les yeux, avait toujours l'air de chercher les confitures parmi la poudre à doryphores.

Nous savons qu'elles furent les actions de mademoiselle R. Deschamps lors de la reconnaissance des corps des fosses du bois de Boudan ainsi que celles de nombreuses autres femmes restées dans l'ombre qui risquèrent beaucoup en servant la Résistance.

Geo Penvern avec des notes de O.F.



Deux avions de la R.A.F. se heurtent dans le ciel de Lamballe

Geo Penvern

Gaston Bourdais

Juin 1944

Les garçons de Lamballe aimaient à se retrouver dans les allées du jardin public Louis Gouret. Ce matin-là, nous observions, Maurice Lecointre, Yvon Loarer, Jean Glorieux et moi, un couple de pigeons ramiers qui roucoulaient dans le feuillu d'un haut sapin qui voisinait avec le hangar occupé par les Allemands. Il était un peu plus de onze heures. Notre attention fut attirée par le bruit de deux avions qui sillonnaient le ciel au-dessus de nos têtes. Nous reconnaissons au bruit de leurs moteurs deux chasseurs anglais de la R.A.F. lorsque soudain un immense « boum » déchira le ciel et le bruit des moteurs cessa.

Nous n'avions pas entendu intervenir le poste de D.C.A. installé au sommet de l'église Notre-Dame. Que s'était-il passé? Nous avons compris que les deux avions s'étaient heurtés en plein vol. En sortant du couvert des arbres, le ciel laissait percevoir des traînées de fumée. En ville on ne parlait que de cette catastrophe. Ce sont des chasseurs anglais, ils doivent être tombés du côté de Maroué. En effet, les deux avions qui s'étaient heurtés en plein vol étaient tombés : l'un à deux cents mètres de l'église de Maroué, le second à même distance de l'église de Landéhen. Certains témoins avaient aperçu les pilotes descendre en parachute. A Lamballe les Allemands, qui, comme nous, avaient vu le drame, se mettaient en route pour trouver les lieux de chute.

A cette époque les Lamballais qui écoutaient la radio de Londres, quittaient la ville pour s'installer en campagne dans les maisons disponibles ou les fermes pouvant les accueillir.

Les familles Louis Martray et René Boschat avaient trouvé à louer à Landéhen à deux cents mètres du bourg, sur le chemin de Mauny, chez Madame Chapelain, une bâtisse qui fut divisée par la moitié pour leur convenance. On fit venir de Lamballe Monsieur Foucaud, employé de Monsieur Sallichon, pour y installer l'électricité. Ce matin-là, seul, il était à son travail.

Au bruit du choc violent des deux avions, il sortit précipitamment de la maison, à l'instant un bruit de chute se fit entendre, un avion venait de tomber à deux cents mètres de là, près du terrain football de la

commune. Au-dessus de sa tête un parachutiste descendait du ciel sous ses yeux et vint échouer à une centaine de pas. Notre électricien s'élança vers le pilote, l'aida à se débarrasser de son parachute que celui-ci roula en un temps record. Après une poignée de main, l'homme fit confiance au Français. D'autres voisins arrivèrent, prirent en charge l'aviateur qui, avec eux s'évanouit dans la nature. Monsieur Foucaud revint chez René Boschat, mit le parachute dans un grand cageot qu'il avait sur l'avant de sa bicyclette pour transporter ses outils. Un bateau pneumatique miniature pouvant aider les aviateurs tombés en mer avait, lui aussi, été récupéré. Il était resté dans son emballage prenant peu de place. L'électricien l'emballa dans une blouse de travail, le fixa rapidement sur le porte-bagage arrière de son vélo et avec une folle audace prit la route de Lamballe.

Il passa le bourg et prit le chemin des écoliers par les petites routes. C'est entre le bourg de Maroué qu'il évita et le champ de courses de Kerrozen à « La Roche aux Lions » qu'il rencontra un groupe de soldats allemands d'une vingtaine d'hommes. Ils se dirigeaient en courant, l'arme à la bretelle, vers les lieux supposés de chute des avions, ils ne l'arrêtèrent pas ! S'ils l'avaient fait « je vais à la Kommandantur » aurait-il répondu, « remettre ce matériel trouvé sur la route alors que je reprenais le chemin de Lamballe pour quérir du matériel qui me manque pour mon travail ». Tout se passa bien. Le parachute et le « Dindy » arrivèrent à bon port, rue de la Villedeneu. Le parachutiste fut pris en mains par les résistants.

Étant invités le dimanche suivant à déjeuner chez notre oncle Boschat, nous allâmes, bien sûr, papa, mon frère et moi, près de la carcasse de l'avion ; une foule de curieux vint voir l'appareil, hélas ! bien abimé. Un Allemand, l'arme à la bretelle gardait l'épave, indifférent devant l'audace de ces Français qui se permettaient d'emporter des vestiges de cet avion ami. Mon frère rapporta un bout d'aileron que nous possédons toujours.

Ce n'est que, après la libération, fin août que nous allâmes voir le second avion à Maroué, il ne restait que le trou béant laissé par l'appareil qui avait été enlevé par un paysan, ou par les Allemands ? Je ne le sais pas.

A Lamballe, début août, on attendait avec impatience les Américains. Madame Foucaud, malgré son immobilisation pour cause de santé (paralysée des jambes), était une excellente couturière. Elle sortit de son placard le parachute et fit des chemisiers, chemises et robes pour sa fille et ses fils.

C'est elle qui fit les drapeaux américains, anglais et français de notre rue pour la libération. On avait fouillé les armoires et les greniers pour trouver les tissus bleu, blanc et rouge. René Chauvel, notre voisin, y contribua sans doute, lui le marchand de tissus.

Je revois Madame Foucaud et sa fille, tailler les bandes tricolores et les étoiles des drapeaux américains.

En ville, l'Allemand était toujours là, et on nous recommandait, à nous les enfants, de ne rien dire sur cette confection interdite.

Ce n'est qu'après la libération que nous avons eu droit aux filets de parachute et au « Dindy » que nous laissions se regonfler automatiquement. Il fut mis à la rivière un jour dans le Gouessan au jardin public, mais les temps étaient difficiles et ce bateau, que j'aurais voulu posséder à n'importe quel prix, fut échangé par Monsieur Foucaud avec un paysan pour des victuailles : beurre, lard, pommes de terre.

J'en ai été longtemps chagriné !

Geo Penvern

L'avion tombé à Landéhen

En juin 1944, deux avions canadiens en mission de mitraillage dans notre région, se heurtèrent en plein vol à cause d'un ciel nébuleux... L'un tomba sur la commune de Maroué, l'autre s'écrasa à environ deux cents mètres au nord du village des « Joncherets » en Landéhen.

Après un saut en parachute, les aviateurs échappant aux recherches des occupants allemands se réfugièrent sur la carrière de « La Bruyère » d'où guidés par les maquisards et avec la complicité d'habitants de Landéhen, ils furent hébergés pendant deux jours dans la ferme des « Portes Halna » en Maroué (maquis de René Billaud alias Commandant « Gilles »).

De là, ils furent dirigés, par la résistance, vers « Brefeillac » en Pommeret, puis acheminés vers « L'anse Coschat » aux environs de Plouha d'où ils purent rejoindre l'Angleterre.

Le tragi-comique de l'histoire c'est que entre les « Portes Halna » et « Brefeillac », guidés par un résistant, Monsieur Jacquemin, ces rescapés s'arrêtèrent à Landéhen, consommèrent au café Caro au nez de l'occupant présent dans le bourg.

Quelques semaines plus tard, un avion allié jeta une superbe gerbe de fleurs à l'emplacement du maquis hospitalier en signe sûrement de remerciement de la part des canadiens.

Vous pouvez regarder un des débris de l'avions tombé en feu aux « Joncherets ».

Beaucoup d'habitants de Landéhen furent témoins de cet événement insolite en juin 1944.

Gaston Bourdais

